

## Notes de lecture

**Patrizia Romito – *Un silence de mortes. La violence masculine occultée***

(2006). Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes », 298 p.

**Jane Freedman et Jérôme Valluy (eds) – *Persécutions des femmes. Savoirs, mobilisations et protections***

(2007). Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant « Terra », 639 p.

Violences conjugales, domestiques, crimes passionnels, persécutions, harcèlements, agressions sexuelles, insultes sexistes. Que cache ce champ lexical de la violence ? Qu'occulte-t-il ? Quelles en sont les victimes dans leur grande majorité et les agresseurs ? Les lectures de l'enquête de Patrizia Romito et de l'ouvrage collectif dirigé par Jane Freedman et Jérôme Valluy lèvent le voile sur cette réalité, et sur ses dispositifs d'euphémisation et d'occultation. Ainsi, en référence à un corpus solide et conséquent d'enquêtes sur ces violences, *Un silence de mortes. La violence masculine occultée* (Romito) révèle la glaciale vérité, insup-

portable. Les victimes de ces violences physiques, sexuelles, psychologiques, verbales sont dans leur écrasante majorité des femmes, des filles, des fillettes. L'ensemble de ces violences, comme l'avait pointé l'ENVEFF (*Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France*, 2002), s'inscrit dans un continuum de violences à l'égard des femmes. L'analyse de Romito est un focus sur des réalités occidentales (France, Italie, États-Unis, Grande-Bretagne). Elle s'attèle à déconstruire les stratégies et les tactiques d'occultation de ces violences, c'est-à-dire « *l'ensemble de manœuvres élaborées et complexes, de méthodes globales destinées à occulter les violences masculines et à perpétuer le statu quo, les privilèges et la domination des hommes* » et « *les moyens qui peuvent être employés de façon transversale dans différentes stratégies, sans pour autant être spécifiques à la violence développée contre les femmes* » (p. 79-80). En inscrivant son analyse dans le cadre théo-

rique du féminisme matérialiste, Romito renvoie la dichotomie commune privé/public, les théories naturalistes et individualistes, certaines orientations psychanalytiques ou psychobiologiques à ce qu'elles sont souvent : des instruments pour euphémiser et donc nier la réalité de ces violences contre les femmes. Comme le souligne l'ouvrage important dirigé par Freedman et Valluy, le poids de visions culturalistes pour expliquer des « *pratiques traditionnelles* » ou des « *caractéristiques culturelles* » insinue la distinction entre des cultures de persécution et des cultures de protection. Ce cloisonnement, comme l'illustre l'emballage médiatique à propos des « *tournantes* » (Laurent Mucchieli, *Le scandale des tournantes. Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005), présente des avantages idéologiques et psychologiques : ma culture est la modernité, le culturalisme justifie mon indifférence, et me permet de m'exonérer de toute responsabilité à l'égard des victimes (Freedman, Valluy, p. 18-19). Que sous-tend cette différenciation entre des violences « *occidentales* » et des violences « *exotiques* » ?

Comme le souligne Romito, les « *tournantes* » ont été sectorisées aux « *banlieues* », rejetant ainsi toute autre typologie possible de violence sexuelle et patriarcale (Romito, p. 19). Car ces violences à l'égard des femmes demeurent,

y compris dans les sociétés occidentales, l'expression la plus brutale du système patriarcal. « *Tous les hommes même non violents profitent des avantages liés aux violences envers les femmes.* » (Romito, p. 54). Toujours selon l'auteure, la violence des hommes est donc utilisée quand tous les autres moyens de conditionnement et de coercition se révèlent insuffisants, elle représente un instrument rationnel destiné à maintenir la domination masculine ; un instrument qui, pour fonctionner efficacement, nécessite un système organisé de soutiens réciproques et de vastes complicités au niveau social, avec l'appui d'un système de contrôles et une chaîne de privilèges structurés et bien enracinés (p. 50). Quelles sont ces complicités ? Il s'agit de ce que Romito désigne comme étant des stratégies et des techniques d'occultation de ces violences. La première étant de ne désigner que les victimes, on parle de « *violences contre les femmes* », et jamais des agresseurs (« *violences des hommes* », p. 19). Car les violences contre les femmes doivent être reconnues comme une persécution, entendons une « *violence durable et structurelle, souvent continue ou réitérée et toujours menaçante, reflet d'une configuration sociétale des rapports de force entre des catégories ou des groupes sociaux dans laquelle les possibilités de résistance sont*

*faibles ou nulles et les échappatoires également limitées* » (Freedman, Valluy, p. 11-12). Et ces violences sont genrées, elles englobent « *les persécutions des femmes parce qu'elles sont des femmes, mais aussi les persécutions qu'elles subissent comme femmes, c'est-à-dire comme acteurs sociaux tributaires d'un rôle social et d'une position, voire d'une fonction, imputés à 'la femme' dans la société de référence* ». Ainsi, le genre renferme à la fois la cause et la forme déterminée de persécution (Freedman, Valluy, p. 10). Cet arsenal de déni repose sur six piliers (les tactiques) solidement ancrés : l'euphémisation, la déshumanisation des victimes, leur culpabilisation (qui trouve une de ses illustrations la plus instrumentalisée dans la figure de la mère incestueuse, qui permettrait l'inceste, (Romito, p. 111), la psychologisation, la naturalisation ou la distinction de ces violences. Un des bénéfices majeurs de la psychologisation des violences à l'égard des femmes, c'est de les restreindre à une dimension individuelle. Or, de la même façon que le démontre et l'affirme *Persécutions des femmes* (et non pas « *de femmes* »), il est impératif d'inscrire ces violences dans leurs portées politiques, économiques et sociales. L'article de Jules Falquet propose un parallèle pertinent entre violence conjugale et torture (Jules Falquet, « Guerre de basse intensité contre les

femmes ? La violence domestique comme torture, réflexions sur la violence comme système à partir du cas salvadorien », in Freedman, Valluy, p. 81-113). Ainsi, permettant de réaffirmer la dimension éminemment politique du continuum des violences envers les femmes, elle souligne que « *dans ces deux phénomènes, on peut voir deux systèmes de contrôle social, réputés exceptionnels mais qui fonctionnent également en temps ordinaire pour garantir la perpétuation de l'ordre social existant* » (p. 82-83).

En examinant cette problématique des persécutions des femmes dans le cadre de l'exil, les articles de l'ouvrage collectif susmentionné mettent en lumière l'articulation des rapports sociaux de sexe et de racisation. Car les persécutions genrées poussent à l'exil et à la demande d'asile des femmes ayant subi des violences répétées. Celles-ci se heurtent dans le pays d'accueil à des préjugés de type raciste et sexiste. En effet, les persécutions subies avant l'exil sont reconnues par les administrations concernées comme étant d'ordre privé. Le relativisme culturel dont font preuve les organismes compétents en matière de demandes d'asile est révélateur du racisme ambiant. Les femmes persécutées sont renvoyées à des traditions, à des clichés, en totale contradiction avec l'idéal des droits fondamentaux (Freedman, Valluy, p. 541).

À la lecture des deux ouvrages, un élément fondamental de ces violences genrées apparaît en creux : la sexualité comme enjeu de pouvoir. Comme le souligne Éric Fassin à propos de la réception de l'ENVEFF (Éric Fassin, « Une enquête qui dérange » in Freedman, Valluy), qui établissait un parallèle entre violences sexuées et violences sexuelles, la sexualité est un registre dans lequel s'exprime la domination (p. 328). Les violences ne sont pas symétriques, elles s'inscrivent dans une logique de genre. La violence « *n'est effectivement pas le monopole d'un sexe. Toutefois, elle est sexuée : elle signifie le genre, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur cette inégalité, tout en la renforçant. C'est également pourquoi elle est sexuelle : la sexualité est aussi un langage du genre* » (p. 337). Ainsi, l'excision, le viol de femmes en temps de guerre ne sont que les marquages sexuels du système de domination patriarcale. L'article de Miranda Allison est très éclairant à ce propos (« Les violences sexuelles en temps de guerre : droits des femmes et questions de masculinité » in Freedman, Valluy), en intégrant les concepts de masculinité hégémonique (« *ensemble de normes et d'institutions pour maintenir l'autorité des hommes sur les femmes et sur les masculinités subordonnées* », p. 218) et d'hétéronormativité. Le viol

comme arme de guerre réifie le corps de la femme violée comme une représentation symbolique de la nation, son viol devenant le viol symbolique du corps de la communauté. Il permet de mesurer la victoire et la masculinité, le corps des femmes devenant moyen de communication, champ de bataille et territoire conquis (p. 227).

Les marges de manœuvre, les résistances face à ces persécutions genrées sont possibles mais doivent se garder d'un double écueil : celui du naturalisme et de l'ethnicisation du débat. La politisation de ces questions apparaît dès lors comme une étape fondamentale de la lutte.

**Patricia Legouge**

Doctorante en sociologie,  
Université de Strasbourg,  
Cultures et Sociétés en Europe.

**Jules Falquet – *De gré ou de force. Les femmes dans la mondialisation***

(2008). Paris, La dispute « Le genre du monde », 214 p.

Dans cet ouvrage, résultat d'une quinzaine d'années de recherches et d'observations participantes de mouvements féministes autonomes latino-américains et des Caraïbes, Jules Falquet nous propose des pistes de réflexions novatrices sur la mondialisation et ses répercussions sur la division sexuelle du travail. L'originalité de ce livre repose sans aucun doute dans l'approche de la mondialisation – les objets d'étude sont les femmes et les mouvements fémi-

nistes de plusieurs pays. Cela lui permet, comme elle l'affirme, d'avoir un point de vue particulier sur la mondialisation, celui des opprimé·e·s. Au-delà de la spécificité de cette approche, l'intérêt véritable du livre réside sans aucun doute dans l'analyse de la reproduction des rapports sociaux de sexe, de classe et de 'race' dans le cadre de cette mondialisation. Elle croise ces différents rapports et établit que les mouvements sociaux contestataires et les politiques d'harmonisation portées par les instances de la mondialisation ne sont que des agents reproducteurs de ces rapports. C'est le fil conducteur du propos de l'auteure. Pour résumer, les cinq chapitres de ce livre mettent l'accent sur les difficultés que rencontrent les femmes et les mouvements féministes (surtout d'Amérique du Sud et centrale) pour porter leurs revendications aussi bien dans les instances de la mondialisation néolibérale que dans les mouvements contestataires.

Au demeurant, on peut regretter le croisement des nombreux terrains, qui fait perdre de la cohérence à l'ensemble de l'ouvrage. Malgré un véritable effort pour articuler les différents chapitres entre eux, on perd quelque peu le fil de la lecture du fait de la superposition des différents acteurs analysés, alors même qu'il aurait été intéressant d'approfondir l'analyse du nouveau rapport de domination entre « *hommes en armes* » et « *femmes de service* »

ou encore certaines analyses de cas comme celle du microcrédit et de la Grameen Bank.

Revenons sur son approche de la mondialisation. Son objet d'études lui permet de mettre en évidence l'articulation entre le marché international de travailleurs hautement qualifiés et le marché du travail informel du *care*. C'est, à n'en pas douter, une réalité de la mondialisation qu'on oublie, ou qu'on omet d'analyser communément. Cela permet d'appréhender toutes les implications de cette mondialisation entre les zones géographiques 'riches' et des zones géographiques 'pauvres', approche souvent occultée par les analyses conventionnelles de la mondialisation. Selon l'auteure, les figures emblématiques de ce nouveau rapport de domination sont les « *hommes en armes* » et les « *femmes de service* » porté·e·s par la croissance du complexe militaro-industriel. Cette conception mériterait des explorations ultérieures, tant il semble que cette nouvelle division internationale et sexuée du travail peut être une clé de compréhension très féconde des mutations et des permanences dans cette mondialisation néolibérale.

Ainsi, l'objet de l'ouvrage est de mettre en lumière les rouages de la reproduction de la division sexuelle du travail traditionnelle dans de nouvelles formes (portées aussi bien par les instances de la mondialisation, ONU – Organisation des Nations unies –, FMI

– Fonds monétaire international –, Banque mondiale, certaines ONG – organisations non gouvernementales – que par des mouvements contestataires). Selon Falquet, les fondements de cette nouvelle division sont à trouver dans le contexte international d'état de guerre permanent depuis 2001. Cet état de guerre est en quelque sorte la scène sur laquelle se déroulent les tensions liées à la mondialisation. On ne peut qu'adhérer au constat largement répandu de l'auteure lorsqu'elle affirme que, depuis quelques années, on assiste à la multiplication de guerres ouvertes et de 'basse intensité' qui favorisent l'accès aux armes pour les hommes aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé (armée, police, milice, mafia, prison, supermarché, 'bordel', zone résidentielle, jardin public, guérilla, organisation 'terroriste' ou petite banque locale). Plus fin et enrichissant est le lien qu'elle établit entre ce phénomène et la reproduction de la division sexuelle du travail. Si les hommes sont de plus en plus souvent armés, cet état de guerre génère également un marché des femmes de service et un marché du sexe pour assouvir les désirs de ces hommes en armes. Entre l'un et l'autre, les passerelles sont nombreuses. Et plus que la libre circulation des marchandises, cet état de guerre et le marché du travail transnational qu'il implique, sont les facteurs déterminants de la repro-

duction des inégalités à l'échelle internationale. C'est peut-être là l'éclairage nouveau que ce livre apporte au mécanisme de la mondialisation néolibérale.

En poursuivant son raisonnement, Falquet montre que le second effet de cet état de guerre est à trouver dans la novlangue du néolibéralisme. Ici, elle nous propose une analyse de différentes actions menées en faveur de l'émancipation des femmes, de lutte contre la pauvreté ou encore d'actions environnementales. Elle tend à révéler les failles de ces actions par une analyse des discours et des effets véritables de ces actions. D'abord, ces hommes armés sont, selon elle, des acteurs politiques sur la scène internationale. Ils ont une forte propension à refuser aux femmes toute position critique aussi bien vis-à-vis du gouvernement que de l'adversaire. Les femmes pouvant constituer une force d'opposition, il est indispensable de leur interdire toute position de non-alignement. Les agents pacificateurs sont alors les différentes instances internationales de la mondialisation. Nous sommes loin du constat répandu de l'amélioration des conditions de vie des femmes. On reste tout de même déçu quant aux conclusions de cette analyse des forces politiques internationales et surtout la multiplication des études de cas que le lecteur / la lectrice parcourt intégralement pour ne pas perdre le fil directeur de l'ouvrage.

Jules Falquet nous invite à sonder l'action de ces institutions tout en les dénonçant en procédant à la mise en pièces systématique du néolibéralisme, aussi bien en termes de discours que de pratiques. Elle affirme que la coercition et la persuasion sont les principaux modes de diffusion de la mondialisation néolibérale. Elle insiste fortement sur ce rôle d'agent pacificateur de la mondialisation tenu par l'ONU, le FMI, la Banque mondiale et la politique de développement durable, censé, selon l'auteure, étouffer le véritable rôle de ces instances, à savoir l'exploitation des populations féminines, pauvres et racisées. Dans les chapitres III et IV, Falquet passe en revue un ensemble de politiques menées par ces instances depuis le milieu des années 1970 pour montrer leurs véritables ressorts. Sous le couvert d'actions visant officiellement le développement durable, économique, social et environnemental, elles sont les véritables agents de la mondialisation néolibérale. Quels sont alors ces rouages ?

Ce sont l'organisation de sommets mondiaux autour du développement durable et autour de la condition féminine. Falquet décrypte dans ces actions la réappropriation des revendications via la formation d'une élite féministe et d'une conscience relative aux enjeux environnementaux et sociaux du développement économique. L'auteure déconstruit

les politiques de ces instances pour mettre au jour leurs véritables intérêts et la novlangue à laquelle nous avons affaire. Allant plus loin, elle dénonce l'action d'agents intronisés défenseurs des populations paupérisées et des femmes. C'est le cas, par exemple, de Mohammad Yunus, instigateur du microcrédit, qu'il a développé au Bangladesh en 1983 avec la Grameen Bank. Ce modèle économique qui a conduit à la nobélisation de son auteur n'est en fait qu'un moyen de captation de systèmes économiques traditionnels souvent tributaires des femmes, selon Falquet. De plus, l'auteure porte un regard plein de suspicion sur la bienveillance de l'ONU quant au tourisme comme modèle de développement économique, alors même que l'on connaît les liens étroits entre tourisme, tourisme sexuel et développement d'un marché transnational du sexe.

Si ces instances sont les garantes de la mondialisation néolibérale et de la division sexuelle classique du travail, qu'en est-il des mouvements sociaux et de femmes « *qui se battent de manière frontale et organisée contre l'extension du néolibéralisme* » ? Voilà le dernier point, et sûrement le plus fécond, de la démonstration de l'auteure. L'examen de trois mouvements en Amérique du Sud et centrale (le Front Faranbundo Marti de libération nationale (FMLN) au Salvador, l'Armée zapatiste de

libération nationale (EZLN) au Mexique et le Mouvement des sans-terre au Brésil) conduit Falquet à conclure que, loin de remettre en question la division sexuelle patriarcale, ils reproduisent cette division sexuelle traditionnelle du travail. « *Les rapports sociaux de sexe imprègnent en profondeur tous les mouvements sociaux* » (Kergoat <sup>1</sup>) et la division sexuelle du travail révolutionnaire ne fait que reproduire la division sexuelle en temps de paix. L'instrument de subordination des femmes est alors l'assimilation du mouvement à une famille, mais une famille patriarcale. Même si les rapports sociaux de sexe traditionnels ont été remis en question par les femmes zapatistes, la répartition des tâches révolutionnaires est calquée sur ce type de rapports. Dans le cas du Mouvement des sans-terre qui construit « *une alternative paysanne au mode de production capitaliste* », Jules Falquet met en lumière « *l'exploitation du travail 'gratuit' et invisible des épouses, des enfants et d'autres parents des 'chefs de famille'* ». Selon l'auteure, ces mouvements ont alors échoué à repenser les rapports sociaux de sexe, les modèles familiaux et les modèles identitaires et ne constituent pas

une alternative viable au néolibéralisme.

En guise de synthèse, nous pourrions dire que la lecture de cet ouvrage riche en données analysées et fécond dans ses conclusions apporte un éclairage nouveau et un regard à la fois distancé et immergé sur la dynamique d'exploitation et les rapports sociaux dans la mondialisation néolibérale. Son ton ouvertement critique des instances de la mondialisation néolibérale et ses conclusions fortes et pessimistes pourraient en rebuter certains, mais la lecture de cet ouvrage, qui se veut être accessible au plus grand nombre, permet de saisir les mécanismes enfouis et souvent inexplorés de cette mondialisation.

**Stéphane Heim**

ATER et doctorant en sociologie,  
Université de Strasbourg

**Valérie Pouzol – *Les clandestines de la paix. Israéliennes et Palestiniennes contre la guerre***

(2008). Paris, Complexe « Histoire du temps présent », 284 p.

Alors que les images du conflit israélo-palestinien renvoient largement aux affrontements entre les deux camps et à l'impossible avancée des pourparlers de paix, Valérie Pouzol, chercheuse associée à l'Institut d'histoire du temps présent, se propose de rendre visible une démarche « *clandestine* » de paix menée par des femmes à travers leurs rencontres ou encore leurs résolutions communes face à l'occupation et à la guerre. Dans

<sup>1</sup> Danièle Kergoat (1992). « La coordination infirmière, un mouvement de femmes ». In Kergoat Danièle et al. *Les infirmières et leur coordination, 1988-1989*. Paris, Lamarre.



cet ouvrage, *Les clandestines de la paix. Israéliennes et Palestiniennes contre la guerre*, l'auteure présente les résultats d'une enquête de terrain menée de 1995 à 1999 rassemblant ainsi cent six entretiens. En présentant une analyse croisée des mouvements de femmes israéliennes et palestiniennes pour la paix, l'auteure s'interroge sur la présence importante des femmes dans les initiatives de paix. Alors que les assignations nationalistes tant israéliennes que palestiniennes font de ces femmes des gardiennes de la tradition et de l'authenticité nationale, des symboles de la maternité et des mères de combattants, certaines d'entre elles ont refusé de se conformer à ces assignations et ont choisi de militer pour la paix. Au-delà de toute vision essentialiste qui fait d'elles des êtres pacifistes par nature, les femmes israéliennes et palestiniennes ont fait acte de rébellion contre la norme en devenant des « *clandestines de la paix* ». Est-ce là une transgression de la norme ou est-ce plutôt une autre manière d'être dans une société en guerre ?

Bien que répondant aux désirs nationalistes qui les propulsent en compagnes dévouées, les femmes palestiniennes se sont mobilisées dès les années 1920 à travers des activités philanthropiques et de soin à l'autre. Des activités qui célèbrent l'image qui leur est consacrée dans les discours nationalistes, la littérature et la

poésie palestinienne. En effet, elles sont, dès 1948, celles qui incarnent ce lien à la terre perdue dont le corps et les attributs deviennent le symbole de l'honneur de la nation. Au-delà de la fonction maternelle attribuée à ces corps qui portent en leur sein la liberté de la Palestine, ces mêmes corps sont envisagés comme une menace mettant en péril l'honneur de celle-ci. L'auteure rappelle, en effet, dans cette première partie, que les principales organisations politiques qui ont encadré le soulèvement lors de la première Intifada consacrent ces femmes comme étant les mères du peuple palestinien qu'il faut coûte que coûte protéger contre l'ennemi. Un rappel à l'ordre qui contrarie leur position d'alors : descendues dans les rues, elles occupaient l'espace public en s'affirmant comme actrices politiques durant l'Intifada. L'escalade qu'a connue par la suite le conflit a davantage radicalisé les discours islamistes et nationalistes, imposant ainsi un ordre moral qui appelle les femmes à préserver le costume traditionnel en résistant à toute incitation à la dépravation entreprise par l'ennemi ainsi qu'à célébrer la mort du martyr. Dès lors, affirme l'auteure, les mouvements de femmes s'en sont trouvés désorientés par le durcissement des affrontements depuis la seconde Intifada qui a retranché les communautés derrière un nationalisme fort tout en renforçant les divisions entre les sexes.

En parcourant l'idéologie nationaliste du côté israélien, l'auteure révèle que celle-ci célèbre tout autant la terre. Une terre décrite, tour à tour, comme mère, femme et maîtresse qu'il faut reconquérir, féconder et protéger. Dès lors, la fonction maternelle dévolue aux femmes est établie, dans le discours nationaliste, comme un devoir. Elles ne pourront être envisagées autrement. Bien qu'elles soient admises dans les services militaires, ces femmes ne seront pas des soldats comme les autres. Tout comme les Palestiniennes, elles sont présentées, à travers ce rôle maternel, comme le devenir de la nation israélienne.

Alors que ces assignations nationalistes amènent les individus à renoncer à eux-mêmes, les femmes israéliennes et palestiniennes n'ont pas consenti à faire le « *deuil d'elles-mêmes* ». Dans la deuxième partie de son ouvrage, Valérie Pouzol parcourt les mouvements féministes et féminins militant en faveur de la paix. Le contexte d'urgence est un des éléments moteurs qui a favorisé la naissance de ce militantisme féminin parmi les Palestiniennes et les Israéliennes. Un militantisme d'autant plus favorisé par un vent de contestation des femmes israéliennes qui se voyaient exclues, au lendemain de la guerre du Kippour, de la défense du pays. Héroïnes maternelles mais aussi victimes potentielles, elles se sont vues écartées

du combat. Dans les premiers temps, il était difficile d'articuler lutte féministe et lutte contre l'oppression du peuple palestinien mais les années 1980, avec la guerre du Liban et plus tard l'Intifada, vont affirmer le mouvement contestataire et donner l'occasion à plusieurs mouvements de femmes d'éclorre. Les messages de contestation sont divers. Les Femmes en noir utilisent leurs corps endeuillés, vêtus de noir, appelant sur l'espace public à la cessation de l'occupation. Le groupe des Femmes pour les prisonnières politiques représente juridiquement ces dernières et mène un travail d'enquête en vue de dénoncer toute maltraitance sexuelle. Mettant en avant leurs identités maternelles, le Groupe des mères milite pour la paix avant tout pour leur propre communauté. Le Groupe de mères religieuses, agissant au nom de la valeur centrale du judaïsme qui donne un caractère sacré à la vie, souligne qu'elles sont avant tout des mères bien placées pour défendre le respect de la vie. Et au sein de l'Observatoire des *check-point*, un groupe de femmes place ces passages sous surveillance afin de limiter les abus commis contre les Palestiniens. Bien que les motivations et les méthodes employées soient différentes, ce qui a contribué à opposer les mouvements les uns aux autres, l'urgence de la situation et le refus de vivre dans des sociétés endeuillées les incitent tous à

appeler d'une seule voix, que ce soit au nom du féminisme ou pas, à la cessation des affrontements et à la résolution du conflit. Des voix qui ont eu un écho en Europe, incitant des personnes influentes à organiser une conférence internationale à Bruxelles, encourageant les rencontres entre les deux camps. Est-ce leur rapport particulier à la paix qui est à l'origine d'une telle rencontre ou cette intervention étrangère avait-elle pour objectif de réactiver les rencontres entre ces dernières parfois dispersées par leurs tensions ? Résultat d'une guerre quotidienne, le déséquilibre qui frappe les deux sociétés gagne les mouvements de femmes : un vent de suspicion déstabilise les militantes, si bien que les rencontres avec l'autre camp apparaissent comme une collaboration pour les femmes palestiniennes. D'autant plus que la violence de la guerre rend désormais dangereux de poursuivre toute activité ou rencontre avec les femmes israéliennes. Mais cette réalité que relève l'auteure ne signe-t-elle pas l'échec de ces mouvements ? Ceci dit, tels qu'ils apparaissent dans l'ouvrage, ces mouvements ont réussi à mener à bien des actions d'information et de sensibilisation sur la réalité du conflit. Marginalisées, insultées et rappelées à leurs devoirs naturels, ces militantes ont maintenu leurs actions.

Conscientes d'être clandestines en transgressant ainsi la norme, ces femmes trouvent dans cet espace un lieu de contestation pour affirmer leur identité sexuelle, retrouver une identité brisée par la guerre, réparer des violences et des blessures générées par leur société respective ou encore un lieu de protestation contre un schéma traditionnel qui les exclut. « *On ne naît pas militant mais on le devient durablement ou provisoirement selon le contexte et les circonstances propres aux trajectoires personnelles* » observe, en effet, Valérie Pouzol dans la dernière partie de son ouvrage. Sans dire s'il existe un lien singulier entre identité féminine et pacifisme, l'auteure suggère que le passage à l'acte militant répond à la double oppression que vivent ces femmes : celle de deux sociétés en conflit et celle de deux sociétés conservatrices. Cependant, l'auteure soutient que ces mouvements ont mis en avant une autre dimension de la paix. Une paix qui ne concerne pas seulement l'espace public mais aussi l'espace privé ; qui ne s'inscrit pas seulement dans une décision politique mais aussi dans un travail social visant à apporter une paix à l'intérieur même de chaque société.

**Mirvat Abd El Ghani**

Doctorante en études féminines  
et études de genre, Université Paris 8  
et CRESPPA-GTM

**Isabelle Clair – *Les jeunes et l'amour dans les cités***

(2008). Paris, Armand Colin, 303 p.

Isabelle Clair est sociologue au laboratoire Genre, travail, mobilités du CNRS et de l'Université Paris 8, elle a également collaboré à *L'injustice ménagère*, paru chez Armand Colin (2007). Son ouvrage, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, est issu de sa thèse menée sous la direction de François de Singly et présente une enquête minutieuse sur la façon dont les filles, dans les cités comme avant dans les villages, font l'objet de « réputations » qui les classent dans deux catégories, les filles « bien » et les « putes ».

La démarche d'Isabelle Clair s'inscrit dans un contexte où les rapports sentimentaux et sexuels entre les filles et les garçons dans les cités sont réduits médiatiquement au viol et à la question des « tournantes » entre jeunes issus de l'immigration. Les relations amoureuses, les « couples », au dire des adultes qui les entourent dans l'espace public (animateurs, éducateurs, enseignants) seraient absentes chez les jeunes vivant dans les cités HLM. Souhaitant pour une part prendre le contre-pied de cette 'évidence' et pour une autre part visibiliser la population 'filles' qui, lorsqu'elle est prise en compte, ne tend à apparaître dans certains travaux sociologiques que dans un rôle secondaire ou de victime, l'auteure réalise durant deux ans une enquête par entretiens ethno-

graphiques dans quatre quartiers répartis dans deux villes de la banlieue parisienne auprès d'une soixantaine de jeunes entre 14 et 20 ans. Il s'agit pour elle de montrer comment l'entrée dans la vie amoureuse contribue à la construction des identités de genre des jeunes et en quoi elle est un moment de l'expression de la domination des garçons sur les filles et une période où s'impose l'obligation à se construire, de façon nécessairement binaire, comme fille (femme) ou garçon (homme) hétérosexuel-le. Deux axes structurent l'ouvrage : la mise au jour d'un « ordre du genre » (« La mauvaise réputation des filles ») puis la description de la vie amoureuse des adolescents (« L'expérience de l'amour » et « L'expérience du couple »).

La première partie, « La mauvaise réputation des filles », porte donc sur la mise au jour d'un « ordre du genre » par la circulation des rumeurs dans l'espace architectural et social de la cité, les mécanismes d'étiquetage et les stratégies mises en place pour y faire face. Isabelle Clair nous montre comment la mauvaise réputation se construit à travers la transgression du rôle qui est assigné aux filles par la morale sexuelle, tant dans l'apparence physique que dans la proximité visible avec le groupe des garçons ou encore dans les pratiques de mobilité des jeunes. Mais l'auteure souligne que : « *L'étiquette des filles tient donc avant toute chose,*

et notamment avant toute considération en termes de transgression, à leur identité sociale définie d'abord par leur appartenance de genre, l'existence ou non d'un grand frère dans leur vie, enfin, par leur appartenance communautaire. » Dans la seconde partie de son ouvrage, Isabelle Clair observe qu'en dépit du fort contrôle social – familial et juvénile – les adolescents ont une vie amoureuse et profitent parfois tant des opportunités de leur cité que de la proximité de la capitale ou du téléphone portable pour construire des couples. Cette expérience peut se vivre selon quatre registres : le *fun* ou profiter de sa jeunesse pour s'amuser ; l'expérimentation ou l'acquisition de compétences conjugales et sexuelles ; le romantisme ou le sérieux d'une relation que les jeunes espèrent durable ; et la réassurance ou l'évaluation de leur positionnement individuel et dans l'ensemble du marché amoureux. La troisième partie du livre porte sur l'expérience du couple et les éléments, tant internes (stéréotypes de genre) que liés aux relations amicales et familiales, qui déstructurent ou au contraire stabilisent cette conjugalité naissante et balbutiante. Toutefois, souligne l'auteure, « malgré les représentations qui le précèdent, malgré sa soumission à l'ordre du genre, malgré ses réactivations incessantes d'instances de socialisations antérieures, le couple reste marqué par une grande part

d'inconnu. Non seulement du point de vue de l'expérience consciente mais aussi des différents mécanismes sociaux intériorisés qu'il fait advenir ». La conversation conjugale, la place des sentiments et de la sexualité peuvent en effet brouiller les images préétablies qui associent la nature masculine à la sexualité et la nature féminine aux sentiments, obligeant les acteurs à s'adapter et à remettre en cause des schèmes d'action intériorisés depuis l'enfance.

L'auteure conclut sur la difficulté, inhérente au choix de son enquête monographique, de comparer l'entrée dans la vie amoureuse au sein des quartiers d'habitat social avec d'autres univers sociaux. Elle souligne néanmoins quelques traits saillants de son terrain, configuration socio-géographique qui allie une interconnaissance forte dans un lieu enclavé, dont l'espace public est majoritairement occupé par une génération (les jeunes) et par un sexe (les garçons) ; cela donne l'impression que l'ensemble de la vie sociale s'organise autour du contrôle de la sexualité : « Celle des filles doit être d'abord cachée, celle des garçons hétérosexuelle ».

Cet ouvrage constitue un apport certain, celui non seulement de montrer comment les structures de domination affectent les rapports entre les sexes mais également de mettre au jour la vie amoureuse dans les cités jusqu'alors masquée par les discours

médiatiques. Toutefois, si un certain nombre de mécanismes d'étiquetage à l'œuvre sont ici développés et illustrés, notamment dans la première partie, on peut regretter que l'auteure passe un peu vite sur les stratégies de résistance. Les travaux sur *Les représentations des groupes dominants et dominés* de Fabio Lorenzi-Cioldi (Presses universitaires de Grenoble, 2002) ou encore ceux de Jean-Claude Croizet et Jacques-Philippe Leyens dans *Mauvaises réputations* (Armand Colin, 2003), n'ont pas été mis à contribution alors qu'ils auraient eu un intérêt évident à être mobilisés dans l'analyse. On s'interroge alors sur l'éventail des attitudes possibles qui s'offrent aux jeunes filles : soit s'attribuer des traits physiques et moraux masculins pour préserver une bonne image féminine et ne pas être classée parmi les « putes », soit adopter une position de repli, de reterritorialisation, ou encore devenir une « fille bien » par le respect des lois sacrées du mariage pour contrer la réputation établie. La latitude avec laquelle une personne peut dévier les normes qui s'appliquent à son groupe avant que les sanctions ne lui soient appliquées serait-elle alors inexistante en dehors de ces attitudes repérées ?

Enfin, se pose la question des « origines », soulevée par Isabelle Clair elle-même. Pour l'auteure, en effet, « tout choix, en même temps qu'il éclaire une partie du

réel, en fait nécessairement tomber une autre dans l'ombre ». On ne peut qu'être d'accord avec son refus de réduire l'explication sociale de leur vie amoureuse et sexuelle à une dimension culturaliste afin de ne pas tomber dans un ethnocentrisme raciste qui apposerait alors une étiquette de « filles des cités » traditionnellement opprimées de par leur appartenance culturelle ou familiale. Cependant, le choix du relativisme culturel qui est ici fait ne risque-t-il pas de devenir alors, au-delà d'un simple choix méthodologique, une façon de concevoir les rapports sociaux de sexe, de 'race' et de classe comme une juxtaposition dont on pourrait faire le tour un à un, voire choisir de relativiser l'un des rapports et par là, comme le souligne Danièle Kergoat, perdre la possibilité de voir les entrecroisements qui forment un nœud au sein d'une individualité ou d'un groupe.

**Irène Jonas**

Sociologue indépendante

*Nouvelles questions féministes – « L'ambivalence du travail : entre exploitation et émancipation »*

(2008). Vol. 27, n° 2, p. 3-82.

Ce numéro de *Nouvelles questions féministes* sur « L'ambivalence du travail : entre exploitation et émancipation » poursuit un questionnement récurrent des chercheuses dans le champ du travail, engagé à nouveau lors du colloque international organisé le 21 avril 2007 à l'Université de

Lausanne, intitulé « Le travail, outil de libération des femmes ? » Le rapport au travail y est appréhendé à différentes échelles d'observation : depuis les récits des travailleuses jusqu'à la production des normes et discours véhiculés dans les ouvrages de management, en passant par les coordinations et collectifs de travail.

Parmi la diversité de situations étudiées, le travail sous toutes ses formes (salarie ou non, rémunéré ou gratuit, réalisé dans la sphère domestique ou 'à l'extérieur') représente une activité centrale de la vie des femmes, malgré les différences d'arrangement qui se mettent ensuite en place selon l'appartenance de classe, de 'race' mais aussi de génération.

Les attentes placées dans le travail salarié diffèrent fortement selon les trajectoires sociales. Si elles révèlent la difficile confrontation à la segmentation du marché du travail que vivent une partie des femmes ici rencontrées, toujours sommées d'occuper des 'travaux féminins', elles ne se conforment pas strictement aux critères de classement de la société dominante<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Ainsi, à type d'emploi équivalent (faible rémunération, déqualification, pénibilité), les employées des services aux particuliers se déclarent en plus grande proportion satisfaites de leur travail que les ouvrières non qualifiées de l'industrie – respectivement 49 % et 27 % – (étude INSEE citée par Elsa Galerand et Danièle Kergoat). Comme en attestent d'autres études des deux auteurs auprès de cette catégorie de

Les formes de renouvellement de la division sexuelle du travail dans des secteurs professionnels aussi emblématiques que l'agriculture, le travail social ou les 'services à la personne' sont lisibles à travers la parole des diverses catégories de travailleuses. L'article de Céline Bessière, « Travailler à l'extérieur... », met en lumière les paradoxes liés à la diffusion du travail salarié chez les compagnes et épouses de viticulteurs de la région de Cahors, celles-ci misant sur un accès à l'autonomie financière dont elles ont vu notamment leur belle-mère souvent privée, tandis que les hommes considèrent ce travail féminin comme un moyen de stabiliser les revenus de l'exploitation familiale. Bien que les situations varient fortement selon le niveau socioéconomique des exploitants, les récits de ces femmes mettent l'accent sur la difficulté à s'extraire du travail lié à l'exploitation et à construire un mode de vie davantage centré sur le couple, sans pour autant chercher à revendiquer une diminution de leur travail domestique.

Si le travail salarié peut encore être perçu comme un support à des stratégies d'autonomisation, il bute généralement sur la non-répartition des autres activités qui caractérisent la sphère domestique.

travailleuses, la conscience des compétences relationnelles mobilisées dans l'aide apportée à des personnes en situation de vulnérabilité peut expliquer la plus grande valeur qu'elles reconnaissent à leur activité.

Comme l'illustre l'article de Caroline Ibos, « Les 'nounous' africaines et leurs employeurs... », les tensions qui naissent de la difficile gestion du temps par des femmes désormais massivement appelées à travailler à l'extérieur du domicile, sont répercutées sur d'autres femmes ; dans le cas ici présenté, sur les employées de garde à domicile, généralement issues de classe sociale inférieure et de plus en plus 'racisées', souvent originaires de pays du Sud. L'article met l'accent sur les formes de disqualification sociale et morale que ces employeuses mettent en œuvre, multipliant « *les actes d'humiliation, de discrimination et de suspicion* ». Cette déconstruction de la figure de la 'nounou', qui peut si aisément passer de l'idéal de la femme aimante 'par nature' à celle de l'ogresse capable de tous les débordements, laisse apparaître l'ambivalence des représentations de genre, de classe et de 'race' à l'œuvre dans ces glissements, déjà bien étudiée pour les domestiques aux États-Unis<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Evelyn Nakano Glenn analyse ainsi cette généalogie des métiers du *care* aux États-Unis depuis le recours aux esclaves noires pour les tâches d'entretien mais également de soins aux enfants jusqu'à l'emploi de domestiques faiblement rémunérées de l'entre-deux-guerres, la transnationalisation du marché n'ayant pas mis fin aux critères de 'classe' et de 'race' à l'œuvre dans ce recrutement (Evelyn Nakano Glenn [2009]. « Le travail forcé : citoyenneté, obligation statutaire et assignation des femmes au *care* ». In Molinier Pascale, Laugier Sandra et Paperman Patricia [eds]. *Qu'est-ce que*

Ainsi, les médiatrices culturelles rencontrées par Élise Lemerrier, « Travail et femmes migrantes... », décrivent leur rapport à cet emploi en l'inscrivant dans des trajectoires longues de femmes souvent munies de diplôme dans leur pays d'origine mais confrontées à un marché du travail français largement ségrégué, ce type de poste contrastant avec les emplois peu qualifiés occupés dans le passé. De plus, ce travail est généralement source de reconnaissance sociale de la part de leur famille, et leur apporte la satisfaction de prodiguer une aide bénéfique à la communauté d'origine. Ces dimensions semblent ainsi l'emporter sur le constat qu'elles peuvent faire, par ailleurs, de la moindre valorisation professionnelle de ce nouveau type d'emploi occupé majoritairement par des personnes issues des 'quartiers' par rapport à d'autres métiers du secteur social.

L'article de Laetitia Carreras sur les travailleuses à domicile 'sans statut légal' en Suisse fait apparaître le rôle d'atténuation des dynamiques de domination que peut endosser un « *collectif différencié de travail* », espace de rencontre dans lequel ces travailleuses mettent en commun certaines épreuves au travail et s'échangent des informations sur les conditions acceptables.

*le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité.* Paris, Payot).



Comment ces collectifs peuvent-ils éventuellement déboucher sur cette subversion des rapports sociaux que se proposent d'étudier Elsa Galerand et Danièle Kergoat dans leur article intitulé « Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail » ? L'émergence de pratiques sociales innovantes, comme celles de la coordination des infirmières qui décident d'assurer seules leur service d'ordre et de se former collectivement à la prise de parole en public, est également considérée comme moyen de dénoncer les formes de cloisonnement public/privé qui marquent la conceptualisation du travail et de la citoyenneté. Ainsi, cette coordination, en mettant en cause la pratique de report sur les familles – et donc sur les femmes des familles – des malades « *guéris cliniquement* » mais par ailleurs très dépendants, elle a formulé les problèmes d'une façon qui permet de ne pas seulement envisager la gestion de la dépendance et des problèmes de soins d'un point de vue strictement médical mais dans une perspective humaine plus large, qui interroge nos organisations sociales dans leur ensemble (y compris notre division du travail de soin).

En mettant en lumière des formes de résistance qui peuvent venir prendre à rebours le discours dominant sur le nécessaire maintien d'une dichotomie 'travail de femme'/'travail d'homme', elles ne font pas non plus l'impasse sur les obstacles mais four-

nissent une nouvelle démonstration de la nécessaire remise en cause des discours dominants sur la conciliation du travail et de la famille comme problème spécifiquement féminin. Ainsi, l'analyse qu'Irène Jonas et Djaouida Séhili proposent des recettes puisées dans les manuels de management et de psychologie pour parvenir à 'gérer' toutes les activités de front met au jour les nouvelles formes de dépolitisation du traitement de cette question, rabattue sur une question privée.

Ce numéro rappelle avec force que pour relever ce défi à la fois pratique et théorique, le mouvement féministe est appelé à ne pas céder à ce découpage de la notion de travail. Dans cette perspective, comme le souligne Françoise Messant dans la rubrique « Parcours » qui lui est consacrée, la réflexion sur le *care* peut être éclairante aux plans analytique et politique car « *elle réintroduit la dimension collective, bref repolitise le privé sans l'individualiser* » (p. 125).

**Aurélié Damamme**

Post-doctorante en sociologie,  
GSPM-IMM/EHESS

**Brigitte Rollet – *Télévision et homosexualité : 10 ans de fictions françaises 1995-2005***

(2007). Paris, L'Harmattan « Champs visuels », 303 p.

Pour évaluer l'opinion publique sur l'homosexualité, l'auteure a choisi de s'intéresser aux fictions télévisées françaises et franco-

phones abordant ce thème – la télévision étant, quantitativement, une des pratiques culturelles des français les plus importantes. Le corpus choisi doit comporter au moins un personnage homosexuel (homme ou femme) jouant un rôle important dans le récit, et justifiant ainsi la présence du terme ‘homosexualité’ dans les descripteurs de l’INA (Institut national de l’audiovisuel), moyen de filtrage pour constituer l’échantillon étudié. Il s’étend de 1995 à 2005. Ce choix est une façon d’analyser les effets de la loi sur la reconnaissance des couples de même sexe (le PaCS – Pacte civil de solidarité – voté en 1999) sur la représentation de l’homosexualité, à l’écran et dans les médias en général ; mais aussi de rendre compte du tournant que prend le paysage audiovisuel français en 1995 : Canal plus lance sa première *Nuit Gay*, la *Gay Pride* fait la Une des journaux et Josiane Balasko sort son *Gazon maudit*, succès commercial mettant en scène un personnage lesbien en tant que protagoniste principal, pour la première fois en France. Ceci sera peu renouvelé : le constat de la moindre présence des lesbiennes par rapport aux gays est récurrent tout au long du corpus. L’auteure souligne ici une domination masculine et patriarcale influente en France, et le capital sympathie plus élevé des gays lié à leur style de vie branché (dans les années 1990) que n’ont pas les lesbiennes qui sont

encore rattachées au féminisme, au rejet des hommes – sauf lorsqu’elles sont mères, comme elle le note dans les fictions post-PaCS.

Ces fictions ne s’adressent pas directement aux gays et aux lesbiennes mais doivent répondre à un souci d’audimat dans un pays défendant l’universalisme (blanc, hétérosexuel, laïc judéo-chrétien) à tout prix (à l’exception des fictions proposées par Arte). Ainsi les représentations de la sexualité et de l’intimité sont le plus souvent évacuées des chaînes hertziennes et l’homoparentalité devient le sujet récurrent à partir de 2001.

L’auteure ancre ses résultats dans le champ des *cultural studies*. Elle s’intéresse aux pratiques culturelles de masse des Français, à ce qu’elles disent<sup>4</sup>, et au contexte de production, dont va dépendre la réception et l’interprétation d’une œuvre. En s’appuyant sur des exemples issus des *post-colonial studies* ou des *gender studies*, elle montre que les images permettent d’asseoir la domination d’un groupe sur un autre, entraînant une réassurance du groupe dominant, sur sa propre identité et sur celle imposée au groupe dominé. Celui-ci ayant un faible pouvoir social ou économique, les stéréotypes peuvent difficilement être renversés, conduisant alors à l’intériorisation

<sup>4</sup> Cf. Richard Hoggart (1970). *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris, Minuit.

et la réappropriation des schémas véhiculés par le groupe dominé ; la réception des fictions du corpus auprès du public n'est toutefois pas étudiée ici.

Cependant, antérieurement à la décennie étudiée, un 'contre-discours' a émergé annonçant une vision moins négative de l'homosexualité – même si les fictions réalisées par des homosexuel-le-s ne sont pas forcément revendicatives et ne s'inscrivent pas toujours contre le discours dominant. L'analyse a pour but de déconstruire les images, récits et personnages, de voir ce que les fictions construisent et pour qui, de savoir quels mécanismes idéologiques sont à l'œuvre, derrière le constat d'une plus grande visibilité de l'homosexualité à la télévision.

Le corpus est découpé en genre de fictions télévisées. Les séries et feuilletons y tiennent la plus grande place car ils représentent la part la plus importante des grilles de toutes les chaînes. Conçues pour fidéliser le public, essentiellement depuis 1981 avec l'apparition de la publicité et de l'audimat, les séries policières montrent que malgré la relative évolution de la présence de gays et de lesbiennes, le scénario s'adapte toujours à un rétablissement explicite de l'ordre social, par la présence de l'enfant donnant une dimension 'normale' et familiale à l'histoire et un renforcement implicite de l'ordre hétérosexuel. Ces séries apparais-

sent donc comme un repoussoir pour un public homosexuel, les personnages n'ayant aucune autonomie narrative. Ceci est le cas également pour les séries non policières, comme *Joséphine ange gardien* ou *L'institut* dont l'objectif est de faire régner le bien, et où les personnages homosexuel-le-s sont là aussi secondaires. Le héros ou l'héroïne y a un rôle de médiateur et, dans la plupart des cas du corpus, sa mission sera de faire accepter l'homosexualité lorsque l'homosexuel-le devient une victime. Cependant le personnage homosexuel ne doit pas non plus être trop militant, trop revendicatif, pour pouvoir s'adapter à un plus large public. De la même façon, le sexuel est évacué, les scènes intimes étant réduites au strict minimum. Les héros récurrents servent de porte-parole à l'idéologie et aux valeurs d'une institution (*L'institut*) et sont donc limités à une sorte de devoir de réserve. L'homosexualité y est traitée comme n'importe quel autre problème de société et permet de souligner la tolérance du héros. De plus, une fois encore, l'homosexualité est souvent collée à l'homoparentalité, l'enfant gommant la dimension anormale. Enfin, l'absence de subjectivité des personnages homosexuels ne permet pas une identification positive du public gay et lesbien qui n'est d'ailleurs pas le public visé. La série sitcom de France 3 *Plus belle la vie* offre de ce point de vue un regard plus novateur en

donnant une présence narrative au personnage gay de la série, pourtant d'un genre télévisuel auquel on prête une faible valeur culturelle ajoutée, que l'on attribue à une culture de masse.

La deuxième partie du corpus est consacrée aux fictions unitaires évoquant le plus souvent une famille homoparentale ou des adolescent·e·s découvrant leur homosexualité. L'homophobie et les homophobes y deviennent les figures repoussoirs et l'homophilie un moyen de revaloriser les personnages. Ici, les discours des personnages homosexuels eux-mêmes ont peu de poids, et ce sont ceux d'une personne extérieure, sensée représenter la raison et la morale, comme les parents ou les grands-parents, qui font foi. Destinées à un plus large public, ces fictions n'offrent pas de possibilité d'identification pour les gays et les lesbiennes, et ne portent jamais sur la construction d'un couple ou d'une histoire d'amour – sauf, cas unique, le téléfilm *Juste une question d'amour* diffusé en 2000 sur France 2.

Les films d'auteur diffusés sur Arte offrent des schémas narratifs inhabituels, et Brigitte Rollet évoque le projet quelquefois autobiographique des réalisateurs qui sont le plus souvent des cinéastes. Le personnage gay ou lesbien a une épaisseur psychologique plus importante que sur toutes les autres chaînes car contrairement à ces dernières, Arte est une chaîne culturelle échappant aux contraintes

de l'audimat. Ces films n'esquivent pas la dimension sexuée et sexuelle du personnage et l'homosexualité n'y est pas un problème. Le personnage homosexuel est souvent le héros et n'est pas traité en victime. La plupart des films d'auteur du corpus ont été diffusés avant le PaCS, évitant ainsi l'opportunisme télévisuel ressenti ailleurs. Ici les gays et les lesbiennes ont une totale autonomie narrative, ils disposent d'un regard sans médiateur. S'il est impossible de connaître le public de ces fictions, on ne peut que souligner l'identification positive qu'elles offrent aux gays et aux lesbiennes.

Dans les comédies, les homosexuels sont encore la cible de plaisanteries. L'exemple le plus probant de la décennie est sans doute *Pédale douce*, sorte de version moderne de *La cage aux folles* dont on ne percevra jamais assez les conséquences sur la conception commune et populaire de l'homosexualité. Cependant, même si elles sont assez rares dans le corpus, certaines comédies essaient d'inverser le comique : dans *Gazon maudit*, on rit de l'homophobie du mari trompé, et le personnage joué par Josiane Balasko est le principal, tout comme *Chouchou* ; même si ces personnages sont caricaturaux, on n'en rit pas.

Enfin, l'auteure évoque les fictions dites de prestige comme les films patrimoniaux, les œuvres littéraires adaptées ou les événements historiques. Elle dénombre

*Colette* de Nadine Trintignant où aucune importance n'est attachée aux amours homosexuelles de l'écrivaine, et *Un amour à taire* où la déportation homosexuelle est vue à travers une position d'hétérosexuel et où on ne sait pas ce que pensent les personnages gays. Les seules scènes d'intimité entre les deux hommes sont vues par les yeux de la protagoniste féminine ou par un œil extérieur.

Les personnages gays et lesbiens de fiction font souvent office de figuration, apportant une sorte d'exotisme et permettent de renforcer le modèle sexuel dominant. Ces fictions s'adressent à un public hétérosexuel. L'absence de subjectivité et d'autonomie narrative et le statut de victime souvent proposé rendent difficile l'identification positive d'un public homosexuel qui n'est visiblement jamais sollicité directement dans ces programmes. L'auteure évoque alors le schéma de Laura Mulvey<sup>5</sup> qu'elle reprend, celui du triple regard hétérosexuel : les personnages homosexuels sont vus par des hétérosexuels et pour des hétérosexuels. Les fictions proposant une subjectivité homosexuelle proviennent, la plupart du temps, de réalisateurs gays, et sont diffusées le plus souvent sur Arte ; les autres chaînes semblent s'adapter à tout public en proposant une vision de l'homosexualité non menaçante et s'inscrivant dans l'ordre familial qui devient la garantie du bonheur pour le personnage homosexuel (surtout avec l'arrivée du PaCS) : on n'y voit aucune image subversive.

**Estelle Couture**

Doctorante en sociologie,  
ENS Lyon

**Catherine Gonnard et Élisabeth Lebovici – Femmes artistes / artistes femmes. Paris, de 1880 à nos jours**

(2007). Paris, Hazan, 478 p.

**Camille Morineau et Annalisa Rimmaudo (eds) –**

*elles@centrepompidou. Artistes femmes dans la collection du Musée national d'art moderne, du Centre de création industrielle*

(2009). Paris, Éditions du Centre Pompidou, 381 p. [catalogue de l'exposition présentée au Centre Pompidou à partir du 27 mai 2009].

Étonnamment, dans le domaine artistique, choisir de ne parler que de la production des femmes – « la violence de ce 100 % et l'exclusion des hommes que le chiffre suppose »

(*elles@centrepompidou*, p.16) – ne va pas de soi. Étonnamment, car une exposition ou un ouvrage ne traitant que des artistes issus d'un même pays (par exemple) ne verra *a priori* pas sa légitimité remise en cause au nom de l'exclusion qu'elle implique des artistes d'autres pays, ou au nom de l'hétérogénéité des œuvres ou des artistes eux/elles-mêmes. Pourtant, comme les artistes

<sup>5</sup> « Visual Pleasure and Narrative Cinema ». *Screen*, vol. 16, n° 3, 1995.

compatriotes, les artistes femmes, sans être forcément liées entre elles par des relations de solidarité ou d'inspiration spécifiques, relèvent d'un espace et d'une identité (symbolique ici – le 'féminin' – et non géographique) dotés de caractéristiques culturelles propres, socialement et historiquement constitués comme distincts des autres pays/de l'autre sexe. Pourtant, parce qu'il prend le risque de mécontenter tout le monde (spécialistes d'art moderne et contemporain, néophytes, féministes, etc.), le choix de consacrer un livre ou une exposition aux seules artistes femmes contraint leurs auteures à le justifier. Gonnard et Lebovici l'ancrent, pour leur part, dans l'héritage du mouvement féministe et la stratégie politique de la non-mixité (p. 7) : l'objectif est de ménager un espace spécifique pour permettre de découvrir des productions que la prégnance de l'histoire de l'art canonique et de ses 'grands noms' n'a jusqu'alors pas permis de connaître. Morineau et l'équipe du Musée national d'art moderne (MNAM) ont, de même, choisi de ne montrer que des œuvres de femmes précisément pour déconstruire la catégorie 'art féminin' : cette exposition de femmes doit pouvoir prouver que l'art moderne et contemporain, diversifié et universel, n'est pas le monopole des hommes.

*elles@centrepompidou* est le volumineux catalogue de l'accro-

chage éponyme qui se tient au MNAM depuis mai 2009. En effet, le fonds d'art moderne et contemporain du musée est si important qu'il est impossible de le montrer dans son intégralité. Il a donc été décidé d'y organiser des présentations thématiques tournantes des collections permanentes. Après *Big bang* en 2005 et *Le mouvement des images* en 2006-2007, *elles@centrepompidou* est la troisième de ces présentations et consiste dans l'exposition de plusieurs centaines d'œuvres produites par des femmes et choisies dans les collections du MNAM. Un programme de films et de conférences ainsi qu'un site Internet permettent, en outre, de relayer et d'approfondir les réflexions que ne manquent pas de susciter une telle initiative. Au sein du musée néanmoins, le parcours d'art moderne est resté intouché (les Matisse, Kandinsky ou Picasso qui le composent le rendant sans doute intouchable), mais a été parsemé de quelques salles, semblables à des îlots, consacrées aux « pionnières » – une formule maladroite qui suggère l'idée tout à fait fallacieuse que Suzanne Valadon ou Marie Laurencin seraient les premières femmes à pratiquer les beaux-arts. L'étage supérieur, en revanche, a été entièrement investi par « *elles* » et le MNAM est donc le premier musée au monde à ne présenter que des œuvres de femmes dans ses collections contemporaines. L'impression de

déséquilibre qui se dégage ainsi malheureusement de l'exposition se reflète dans le catalogue, où quelques textes seulement (dont un de Catherine Gonnard) traitent de l'art produit avant 1960. Abondamment illustré, le catalogue s'impose toutefois comme l'un des plus imposants recueils disponibles d'œuvres d'artistes contemporaines. Celles-ci sont distribuées entre différents thèmes (« Feu à volonté », « Le mot à l'œuvre », « Immatérielles »...), ponctuées de textes théoriques (citons ceux de Griselda Pollock, Amelia Jones ou Éric Fassin) et accompagnées à chaque fois du discours de l'artiste elle-même, plutôt que de celui de l'historien-ne de l'art, ce qui constitue un audacieux choix éditorial mais peut laisser sur sa faim les lecteurs et lectrices, peu familiarisé-e-s avec la création contemporaine. On peut, enfin, évoquer deux essais sur l'architecture et le design au prisme de la théorie féministe, qui ont le mérite de poser des questions rarement abordées dans le contexte de la recherche française.

Si *elles@centrepompidou* reste un catalogue, et s'intéresse donc avant tout aux œuvres (il ne faut, par conséquent, pas y chercher d'informations concernant le parcours des artistes sélectionnées), *Femmes artistes/artistes femmes* s'impose comme un véritable manuel d'histoire des plasticiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup> siècle, avec les défauts et

les qualités de ce type d'ouvrage. Travail imposant, consacré à une période longue et artistiquement foisonnante, le livre de Gonnard et Lebovici est un mélange, parfois un peu déstabilisant, de récits de trajectoires d'artistes, de description des conditions de la production artistique et d'analyses d'œuvres, oscillant sans cesse entre une érudition si remarquable qu'il lui arrive de frôler la coquetterie, et un propos si général qu'il en devient parfois légèrement superficiel. Mais on sait à quel point il est difficile de maintenir l'équilibre entre ces deux tendances et l'on comprend évidemment la nécessité d'être synthétique dans un ouvrage d'une telle ambition. Peut-être aurait-il été possible, néanmoins, de réduire la quantité de sujets abordés pour traiter les autres plus en profondeur. Par exemple, même si ces passages sont particulièrement intéressants et même si l'on devine des liens forts entre le travail de Loïe Fuller et les arts visuels, était-il indispensable d'aborder la danse dans un chapitre (chap. VII) dont on ressort un peu frustré-e tant il a été traité au pas de course ? Enfin, l'ouvrage présente quelques menues approximations historiques. Les auteurs relaient ainsi l'idée commune selon laquelle la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle serait marqué par un accès inédit des femmes à un apprentissage des beaux-arts de (relative) qualité. Or cette période s'impose

en réalité comme une véritable régression pour les plasticiennes qui bénéficient, à partir des années 1860, d'un accès à la reconnaissance et à la formation artistiques bien plus restreint que celui de leurs 'aïeules' de l'époque romantique<sup>6</sup>. Les auteures semblent, de même, se laisser prendre à la « *légende féministe* » construite *ex-post* autour de la figure de Rosa Bonheur (p. 24-25), dont les Mémoires laissent pourtant voir les opinions plutôt conservatrices dans le domaine des mœurs et de la condition féminine. Plus généralement, on peut regretter que les trajectoires des plasticiennes ne soient pas plus insérées dans l'environnement intellectuel, social et politique qui est/était le leur, et dans leurs réseaux de relations avec les femmes (comment savoir si telle ou telle carrière, abordée dans le livre, est exceptionnelle ou relativement banale, par rapport à celles de la plupart de ses consœurs ?) et les hommes de leur époque (ce qui permettrait d'éclairer la question, qui n'est jamais vraiment abordée de front, de la spécificité ou non des parcours de ces femmes).

Malgré cela, il convient d'insister sur les qualités pédagogiques

(rares dans les livres d'art, souvent adressés à des lecteurs et lectrices supposément averti-e-s) de *Femmes artistes/artistes femmes*. L'ouvrage est d'une lecture fort agréable, doté de nombreuses reproductions de qualité et d'un index qui permet d'y naviguer aisément, de petits encadrés chronologiques résumant le parcours des artistes évoquées ou d'extraits d'entretiens biographiques avec les plasticiennes contemporaines. Jamais jargonnant (ce qu'on ne peut dire de tous les textes de « *elles* »), il est d'une richesse considérable pour les quatre périodes abordées (1880-1918, L'entre-deux-guerres, 1945-1968, 1968 à nos jours) et permet de découvrir des figures – par exemple des collectionneurs ou collectionneuses ou des galeristes femmes – souvent ignorées par les historien-ne-s de l'art.

Enfin, on peut évoquer le fait que ces deux publications présentent une spécificité par rapport aux autres ouvrages d'histoire de l'art : on ne peut s'empêcher de se poser la question de l'*effet* d'un tel travail. Que restera-t-il des œuvres présentées à *elles@centrepompidou*, une fois l'événement terminé ? L'ouvrage de Gonnard et Lebovici contribuera-t-il à enrichir le corpus canonique de l'histoire de l'art ? On ne peut que l'espérer.

**Séverine Sofio**

Post-doctorante MISHA et CRESPPA-CSU

---

<sup>6</sup> Je me permets ici de renvoyer à ma thèse : Séverine Sofio (2009). « *L'art ne s'apprend pas aux dépens des mœurs !* » *Construction du champ de l'art, genre et professionnalisation des artistes (1789-1848)*. Thèse de doctorat en sociologie, EHESS, 2009.



**Marie Buscatto – Femmes du jazz. Musicalités, féminités, marginalisations**

(2007). Paris, CNRS Éditions, 224 p.

En 1993, Marie Buscatto entre dans une troupe amateur de Jazz. Quatorze ans plus tard, après avoir participé à des stages et écoles de jazz, avoir entendu des centaines de concerts, avoir assisté à des répétitions, dépouillé *Jazzman*, *Jazz magazine* et les pages spécialisées du *Monde*, observé en action trente trois chanteuses, s'être entretenue avec sept d'entre elles, et dix-neuf instrumentistes professionnelles, elle nous offre ce que l'on peut appeler une radiographie du monde du jazz. Mais une radiographie dont la porte d'entrée est l'analyse de la situation de la femme, chanteuse mais aussi instrumentiste, dans cet univers dominé par une forte culture masculine. En effet, les femmes représentent 8 % des musicien-ne-s de jazz, une proportion équivalente à leur nombre parmi les fonctionnaires de la Commission européenne, une des plus masculines qui soient <sup>7</sup> !

Elle nous offre, avec *Femmes du jazz*, un des livres les plus séduisants écrits sur une profession artistique, par sa taille modeste, par une radiographie qui, prenant la relation hommes/femmes comme axe, arrive à faire un tableau assez général de ce métier, à la fois fascinant et incertain.

En premier lieu, Marie Buscatto aborde le marché du travail des musiciens de jazz, en France. Un marché, dit-elle, où « *la confrontation [...] est incessante, difficile et risquée* » (p. 24). Comme dans la plupart des métiers artistiques, les vocations sont nombreuses mais beaucoup devront apprendre à y renoncer, hommes ou femmes. Et ceux/celles qui restent rudent avec le statut des intermittent-e-s du spectacle pour se maintenir, essayer de trouver un-e *leader*, jouer comme *sideman*, c'est-à-dire auxiliaire, puis rechercher un autre contrat.

L'entrée dans le métier est lente, aussi difficile que pour les apprenti-e-s comédien-ne-s : dix ans pendant lesquels on se forme, on apprend, on participe à la socialité du monde du jazz : *jam* parties, concerts, sorties avec d'autres musicien-ne-s. Cette période d'apprentissage est aussi celle où l'on choisit le style de musique que l'on cherchera à pratiquer : traditionnel, moderne, post Be Bop, etc.

Le livre présente ensuite une des divisions majeures de ce monde de l'art : celui qui oppose les instrumentistes aux chanteurs et chanteuses. Certes une opposition entre des mondes artistiques complémentaires, mais où les arguments ne portent pas sur le même espace rhétorique. C'est pour avoir du succès auprès du public que les groupes de jazz ont besoin de chanteurs, souvent des chanteuses, mais celles-ci deman-

<sup>7</sup> Page Edward C. (2004). *People who Run Europe*. Oxford, Clarendon Press.

dent aux instrumentistes de réfréner leur goût pour l'improvisation pour que le public entende les paroles de la chanson, réclament que des standards soient mis au répertoire, pour les mêmes raisons. Toutes demandes qui peuvent être rejetées, sinon méprisées par les instrumentistes au nom de la pureté de l'inspiration, du droit suprême à l'improvisation, du caractère mercantile de ces demandes. Et dans cette opposition les critiques de jazz ont leur part, souvent ce sont eux ou elles qui sont les plus exigeant-e-s pour l'application d'une morale de l'art pour l'art.

L'auteure s'attaque ensuite au sujet même du livre : la situation des femmes dans ce monde si masculin. Elle le fait en sériant les qualités remarquables que doivent avoir les pionnières, en attendant qu'elles deviennent, comme souvent, majoritaires.

Marie Buscatto commence par nous éclairer sur le tréfonds de la confrontation instruments contre voix. Elle montre que cette dernière ne peut pas connaître le registre atteint par certains des premiers. Cependant, les exemples de certaines chanteuses, qui vont jusqu'à affirmer que la voix est comme un instrument, et, dans une certaine mesure le prouvent, battent en brèche cet argument.

Vient ensuite le tour de l'analyse des trajectoires de pionnières : qui sont-elles, d'où viennent-elles, par quel parcours en sont-elles venues à être musiciennes

de jazz ? Comme souvent pour les défricheuses, dans quelque profession que ce soit, elles ont été bien préparées : bonnes études de musique, ascendance et milieu familial qui les a très tôt socialisées avec ce monde, époux ou compagnon jazzman.

Marie Buscatto aborde de front une des questions récurrente à propos de toute femme qui entre en scène : quand elle est chanteuse, n'use-t-elle pas de la féminité comme un atout supplémentaire et décisif pour acquérir ce renom qui fera d'elle, dans ce monde si concurrentiel, une gagnante ? La réponse est nuancée et se décline suivant la courbe normale, dans laquelle certaines ne font aucune concession aux attributs stéréotypés de la féminité, alors que d'autres jouent volontiers de l'image sexuée du désirable et du séduisant.

Mais comment se retrouver et s'aguerrir dans cet univers si masculin ? L'auteure consacre un chapitre aux *jams* vocales, lieux d'improvisation nés dans les années 1990. Alors que les *jams* masculines se fondent sur la rivalité entre instruments, ici, c'est plutôt la succession qui organise la séance : soutenues par une section rythmique composée d'un piano, une contrebasse et une batterie, les chanteuses passent devant le public qui en général les applaudit avec chaleur, une sorte d'entraînement avant, qui sait, d'affronter des scènes plus importantes.

Abandonnant là les chanteuses, Marie Buscatto consacre ensuite son livre aux instrumentistes, une infime minorité, environ 4 % dans le jazz français. Proportion d'autant moins compréhensible que les entretiens et analyses démontrent que leur présence dans une formation semble estomper les habituels conflits entre personnes qui sont le lot quotidien.

La plupart du temps les instrumentistes ont tous les attributs de l'excellence : issues de familles musiciennes, ayant fait de solides études dans leur art, ayant bifurqué tôt vers un des styles du jazz qu'elles adoptent aujourd'hui, apprenant très vite à s'adapter aux grossièretés masculines, se donnant des règles de conduite 'neutres' qui n'incitent pas à en faire des objets de polémique, etc.

Cependant, malgré ces atouts, elles ont du mal à vivre de leur art et doivent souvent avoir des sources complémentaires de revenu. En outre, il leur est plus difficile qu'aux hommes d'entrer dans les réseaux informels qui organisent les collaborations le temps d'un concert. D'où la tentation de former des groupes de jazz purement féminins, mais dont la stabilité semble très difficile à garantir.

Pour les instrumentistes, plus encore que pour les chanteuses, la neutralité de leur apparence est apparemment une condition de maintien dans ce marché du travail.

L'ouvrage de Marie Buscatto se lit très agréablement et devrait intéresser non seulement les amateurs de musique, de jazz, et ceux qui s'intéressent aux professions artistiques. Certaines des régularités qu'elle dépeint trouvent des équivalents dans les mondes du commerce et de l'industrie, tout comme dans celui des fonctionnaires. L'acuité de la vision de cette informatrice participante, chercheuse à la fois, en fait un modèle pour les études ultérieures sur les métiers et professions, nobles ou méprisées.

**Pierre Tripiier**

Sociologue

**Ilana Löwy et Catherine Marry –  
*Pour en finir avec la domination  
masculine. De A à Z***

(2007). Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 339 p.

Lexique de la domination masculine, ce livre en parle avec à la fois sérieux et légèreté. Du sex-ratio au speculum, de l'amour au jazz, des primates à la Nouvelle Vague, du crime (passionnel) aux pères (qui gagnent), les deux auteures nous promènent, à l'occasion des cent rubriques, à travers leurs propres sujets d'inspiration, leurs « *passions* » et « *coups de cœur* », comme elles le disent elles-mêmes en introduction. L'une est historienne des sciences et très informée des discours, savants ou non, des médecins et biologistes ; l'autre est sociologue du travail, très au fait des différences de formation scolaire et des inéga-

lités de carrières des femmes et des hommes. S'appuyant sur leurs propres travaux et plus largement sur le corpus des études sur le genre, leur « *envie de surprendre et d'amuser* » nous entraîne dans le magasin des curiosités de la suprématie mâle quand elle s'agrippe à la science pour légitimer son idéologie sexiste.

Concernant l'infériorité des femmes et la supériorité des hommes, le discours de la nature que tiennent les sciences, qu'elles soient sociales ou biologiques, n'est pas en manque d'imagination, ni de fantasmes. Bien que l'ouvrage touche à tous les secteurs de la vie sociale, travail, sexualité, famille, santé, hygiène, culture, communications, il permet une lecture transversale de ces discours et de la désinformation qu'ils génèrent.

L'article « alcool », par exemple, démonte le fantasme d'une explosion récente de l'alcoolisme féminin : aucune donnée chiffrée ne vient le valider pas plus que la supposée préférence des femmes cadres pour le whisky ou les cocktails, par contre il apparaît que ces représentations fallacieuses sont montées en puissance avec l'implication croissante des femmes dans le champ professionnel, notamment dans les professions caractérisées par une certaine dose de pouvoir.

« *La réintroduction de la nature là où l'égalité menace est un principe qui a maintes fois été éprouvé* » (p. 54). À propos du

« cerveau », à peine le critère de ses différences de taille selon le sexe a-t-il été battu en brèche dans l'explication de l'infériorité des femmes que surgissent d'autres justifications prétendant tout autant à la scientificité, s'arc-boutant cette fois sur les hémisphères droit et gauche, et dont la validité est rendue bien incertaine si l'on pense à prendre en compte les processus de socialisation. Au pire, il restera l'argument que les femmes scientifiques d'exception ne sont pas de « vraies » femmes, dotées qu'elles sont d'un cerveau « masculin » ! « *Cet argument illustre bien le fonctionnement du genre comme proposition incorrigible, c'est-à-dire comme présupposé précédant toujours les observations empiriques et fournissant un cadre rigide à leur interprétation* », concluent les auteures du livre à propos du « naturel » (p. 220).

Il est des professions où l'entrée des femmes donne une chance à la connaissance d'explorer de nouvelles pistes : ainsi, dans le secteur scientifique de l'étude des « primates », c'est l'arrivée de chercheuses, dans les années 1960, qui a ouvert la voie des études sur les stratégies des femelles et l'élevage des petits chez les grands singes, dont jusqu'alors seules les hiérarchies et les luttes entre groupes avaient retenu l'attention des primatologues... mâles ! Dans d'autres professions, l'arrivée des femmes est canalisée vers les hautes

sphères pour éviter que ne soit remis en cause des fondamentaux de la domination masculine. Ainsi, dans la « police », mieux vaut une femme gradée mais non armée, dans un service d'enquêtes judiciaires ou à un poste de direction, que sur la voie publique et susceptible de recourir à la violence.

Cent mots, c'est finalement peu pour parler de la diversité des niveaux et des formes d'expression sans cesse réinventés de la domination masculine. En refermant le livre, on aurait aimé lire, parmi cet inventaire irrespectueux des argumentaires du sexisme, des éléments d'analyse critique sur des questions très actuelles telles que le voile et la liberté des femmes, ou le temps partiel... et la liberté des femmes. Mais il faudrait sans doute toute une encyclopédie pour démonter tous les discours légitimant la pérennité de l'infériorisation sociale, économique et politique que ces dernières subissent.

Les choix de références faits par les auteures surprennent souvent, notamment dans le domaine de la santé, de la sexualité et de la biologie. Ce livre qui, d'une certaine façon, veut se situer dans la continuité du *Dictionnaire critique du féminisme*<sup>8</sup>, mentionné en introduction, et dans l'entre-deux de l'expertise scientifique et de la vulgarisation, pourrait avoir une portée pédagogique. Mais les sources citées, notamment en

anglais, sont parfois très spécialisées et lointaines, alors même que, dans plusieurs cas, des références en français et beaucoup plus accessibles auraient été tout aussi pertinentes pour traiter de rubriques telles que l'avortement, le diagnostic prénatal, la prostitution ou même la différence des sexes.

L'ouvrage s'achève avec la rubrique « Violence (dans le couple) » et la dernière phrase répond, sans optimisme, au titre du livre : « *Hélas, la violence masculine ne peut être éliminée uniquement en encourageant les bons choix individuels des femmes.* »

Au final, un livre sur l'aveuglement sexiste des scientifiques entraînant une suite d'erreurs, voire d'errements ; un livre qui, de ce fait, illustre ce que l'idéologie peut faire à l'objectivité scientifique.

**Anne-Marie Devreux**

Sociologue, Directrice de recherche CNRS  
CRESPPA-CSU

**Anne Paillet – *Sauver la vie, donner la mort. Une sociologie de l'éthique de la réanimation néonatale***

(2007). Paris, La Dispute « Corps Santé Société », 285 p.

Pendant six mois, Anne Paillet a étudié et participé à la vie d'un service de réanimation néonatale. Ce choix de terrain, ajouté aux qualités remarquables d'observation et d'écriture du compte rendu de son expérience nous valent un des livres les plus intéressants de

<sup>8</sup> Helena Hirata *et al.*, Paris, PUF, 2000 (2<sup>e</sup> éd. 2004).

la littérature sociologique actuelle.

*Le choix de terrain*, car les acteurs observés se posent souvent un même dilemme éthique et pratique : les nouveau-nés avant terme qui leur sont confiés respirent très difficilement et ces défauts de respiration peuvent leur affecter le cerveau et en détruire les parties commandant la motricité ou d'autres fonctions. L'équipe médicale doit tout faire pour sauver le nouveau-né, mais dans 5 % des cas se pose le problème de sa survie, tellement son cerveau est affecté. Dans ces cas la réanimation peut être arrêtée. Cette décision n'est jamais immédiate et dépend d'analyses complémentaires, particulièrement neurologiques. Mais pour quelques nouveaux-nés, les premières analyses peuvent laisser dans l'incertitude, d'autant plus que l'on a vu des cas appartenant à ces 5 % à très haut risque qui se sont rétablis presque miraculeusement. Dans cette situation incertaine qui peut durer presque un mois, comment se forme la décision, est-elle unanime ? Y a-t-il des convictions différentes de l'acte à accomplir, renvoyant aux conceptions du souhaitable, du bien et du juste dans une situation où les décisions doivent affronter deux risques : faire cesser une vie trop tôt ou laisser une personne traîner toute sa vie des lésions cérébrales telles qu'elle ne pourra jamais connaître une vie normale ?

« *La plupart des décisions sont à trancher alors que les divers*

*éléments font soupçonner des lésions et redouter des séquelles mais ni la nature précise, ni l'ampleur exacte, ni, parfois, l'existence des atteintes ne sont confirmées* » (p. 38).

*L'observation et l'écriture*, car Anne Paillet place au centre de son livre un compte rendu très détaillé des vingt-quatre jours d'hospitalisation de Stéphane chez qui on diagnostique, dès les premiers jours, une respiration difficile et un état neurologique inquiétant. Cependant, au bout de quelques jours, il respire presque normalement, alors qu'en apparence son cerveau est très déficieux. L'auteure peint l'évolution des mentalités tout au long de ces vingt-quatre jours :

- Les convictions des médecins seniors, qui, en définitive, emporteront la décision de le laisser vivre, après l'avoir extubé un dimanche, alors que le personnel est majoritairement absent.
- Mais aussi les réactions de la psychologue, des parents de Stéphane, des médecins junior et des infirmières.

Ce récit donne alors vie aux développements antérieurs du livre. Développements où ont été traitées séparément les différentes dynamiques qui s'imbriquent dans le cas de Stéphane. Des dynamiques plus ambivalentes que celles que les acteurs annoncent spontanément : par exemple, les médecins tiennent à ce que la décision finale soit « *purement médicale* » alors que le reste de l'équipe

s'interroge sur la volonté des parents de garder à tout prix un nouveau-né très diminué, et que le comportement des parents et leur possibilité de garder à vie un enfant gravement handicapé va peser sur la décision finale.

Mais, à leur tour, ces résultats alimentent les théories sociologiques. Face à ces dilemmes dramatiques, Anne Paillet peut nuancer tout en l'approuvant, une des théories interactionnistes controversées, celle énoncée par Anselm Strauss *et al.*<sup>9</sup> sur l'ordre de l'hôpital comme ordre négocié, provenant de l'interaction mais aussi des expériences de tous les acteurs de l'hôpital, y compris les patients.

La première nuance importante tient au fait que les nouveaux-nés ne s'expriment pas, mais leurs parents, surtout s'ils appartiennent à l'élite, oui. Et les résultats de la recherche montrent que l'ordre n'est peut-être pas négocié, dans le sens où la décision est prise par le seul groupe des médecins responsables de l'équipe, mais cette décision est influencée par l'avis, sollicité ou spontané, des autres membres de l'équipe. Elle l'est aussi par les interventions des parents ainsi que par la vision subjective qu'ils laissent à leurs interlocuteurs de l'équipe médicale.

Dans la partie suivante de son livre, Anne Paillet analyse les raisons pour lesquelles les médecins seniors, dans une situation de grande incertitude, sont les plus enclins à garder l'enfant en vie alors que les infirmières sont les plus promptes à demander qu'on en abrège les souffrances, ainsi que celles de leurs parents, cependant que le corps médical junior se prononce plutôt pour une « *réanimation d'attente* » qui permettrait de suspendre la décision jusqu'à ce que quelques brumes se dissipent.

L'attitude opposée des médecins seniors et des infirmières quant à leur façon de résoudre le douloureux dilemme vaut au lecteur, de la part de l'auteure, une innovation cruciale par rapport à la masse des explications sociologiques fondées sur le 'tout entretien', ce qui revient trop souvent à être influencé par les *interprétations sociologiques indigènes* de leurs informateurs.

En effet, les médecins seniors interprètent les attitudes des infirmières par le fait qu'elles ont le même âge que les parents qu'elles reçoivent, et, qu'étant majoritairement des femmes, elles manifestent davantage de compassion envers les parents qu'envers leurs nouveaux-nés à risque. De même, les infirmières ont tendance à expliquer les représentations des médecins seniors par l'influence de leur appartenance religieuse, leur âge ou leur rang social. Anne Paillet ne réfute pas ces sociologies à raz de terre, mais elle leur

<sup>9</sup> Strauss Anselm, Schatzman Leonard, Bucher Rue *et al.* (1992). « L'hôpital et son ordre négocié ». In Strauss Anselm. *La trame de la négociation*. Paris, L'Harmattan (1<sup>re</sup> édition de l'article, 1963).

préfère ce qu'elle appelle, après Bourdieu <sup>10</sup>, « *une analyse dispositionnelle* ».

« *Face à un nouveau cas, chaque individu ne rejoue pas l'intégralité de son travail d'appréciation : il est pour partie guidé par l'ensemble des dispositions qu'il a acquises [...]. L'ensemble des schèmes de pensée et d'action qu'il a été amené à incorporer antérieurement [...], l'ensemble des dispositions incorporées préalablement à la rencontre avec tel ou tel cas d'arrêt ou de poursuite, et les situations concrètes dans lesquelles les différents membres du service sont pris ici et maintenant, contribuent conjointement à configurer les approches morales des uns et des autres* » (p. 217-218).

La suite du livre montre le caractère heuristique de cette démarche qui, par exemple, explique le comportement des médecins réanimateurs seniors par les risques de poursuite légale qu'ils encourent, par leur isolement de la pression des parents et la fierté de leur savoir-faire en tant que réparateurs de la respiration du jeune enfant aussi bien que par des effets de classe d'âge ou d'appartenance religieuse.

De même, toute une configuration de dispositions doit être ajoutée à l'âge ou au genre majoritaire pour mieux expliquer leur « *tendance à l'arrêt* ».

<sup>10</sup> Par exemple, in Bourdieu Pierre (1980). *Le sens pratique*. Paris, Minuit.

Un passage important du livre porte sur le secret entretenu vis-à-vis des parents sur l'état réel de santé de leur enfant. Secret ici imposé par les médecins seniors au reste de l'équipe de réanimation. Ce passage rappelle et illustre cette phrase de Hughes, constitutive des rapports des occupations <sup>11</sup> et professions à la morale :

« *Chaque métier doit considérer de manière relativiste certains types d'événements, d'objets et d'idées [...]. Aucune profession établie ne peut s'exercer sans la licence de parler en termes choquants des clients et de leurs problèmes. Un groupe professionnel doit parfois adopter une attitude distante et un point de vue comparatiste vis-à-vis de choses qui sont précieuses pour d'autres personnes, qui représentent pour elles des valeurs intangibles ou suscitent des attachements inébranlables* » <sup>12</sup>.

C'est à la fin du livre que l'auteure traite de la place des parents dans la chaîne de décisions

<sup>11</sup> La loi Taft Hartley, qui règle les relations professionnelles aux États-Unis, distingue deux situations de travail : celle des *occupations*, à l'accès libre et dépendantes de structures hiérarchiques ; celle des *professions*, dont l'accès est réservé aux diplômés de l'enseignement supérieur, qui bénéficient d'une relative autonomie d'exercice.

<sup>12</sup> Hughes Everett C. (2004). *Le regard sociologique*. Paris, éd. de l'EHESS, traduction revue par Pierre Tripier d'après sa lecture du texte original : « The Study of Occupations ». In Merton Robert K., Broom Leonard, Cottrell Leonard S. Jr. (1959). *Sociology Today*. New York, Basic Books.



conduisant à la survie ou la mort de leur enfant. Elle en appelle à une « *parentalisation des parents* », un souhait que ceux-ci se sentent davantage légitimes à questionner et discuter avec le corps médical. En somme, elle en appelle à ce qu'ils deviennent des parents professionnels.

**Pierre Tripier**  
Sociologue

**Josiane Boutet – *La vie verbale au travail. Des manufactures aux centres d'appel***

(2008). Toulouse, Octarès « Travail & activité humaine », 186 p. et annexes.

Sociolinguiste, l'une des fondatrices du réseau Langage et travail cherchant depuis longtemps à analyser le travail à partir de sa discipline scientifique, Josiane Boutet nous offre un ouvrage fort instructif et pédagogique, construit en trois temps.

Le premier temps est celui d'une énigme linguistique et du paradoxe de la société moderne : depuis la proto-industrie des manufactures, l'expression verbale ouvrière sur les lieux de travail est stigmatisée, car souvent assimilée aux cris de bête (elle est même interdite par certains règlements intérieurs d'usines, soupçonnée de faire perdre du temps de labeur aux ouvriers). Mais les préceptes du néo-management (dont la vogue date de quelques trente ans) mettent cette parole en valeur, lui demandent de jaillir dans des groupes d'expression, des cercles de qualité et autres

réunions d' « analyse défauts organisationnels ». Désormais, les compétences en « *littératie* » (p. 82), les qualités relationnelles des acteurs par les actes de parole, autrefois négligées ou entravées, comptent dans l'évaluation des performances de chacun, dans les entreprises de service mais également dans l'industrie. L'activité langagière est devenue une « *ressource naturelle inédite [...] au même titre que le charbon, le coton, le café, le gaz ou le pétrole* » (p. 89).

Le second temps est celui du bilan tiré par l'auteure de l'expérience du réseau Langage et travail et plus largement celui qu'elle, linguiste, retire de l'analyse des communications entre ouvriers, seule ou en collaboration avec des chercheurs d'autres disciplines du travail. Pour établir ce bilan, et de façon très pédagogique, s'adressant à un public non spécialisé, Josiane Boutet part de la constatation du désintérêt de la majorité de ses confrères pour l'analyse de l'expertise linguistique des sujets. Quant à elle, se plaçant dans le courant qui réfléchit sur les relations entre langue et action, elle se donne pour objectif de décrire et analyser les relations entre travail du langage et travail productif.

Le troisième temps du livre expose les théories linguistiques sur lesquelles se fondent les recherches de notre auteure, notamment la logique dialogique de Bakhtine et Volochinov et sa continuation par Culioli et d'autres

auteurs contemporains, comme Hymes, Goffman, Gumperz et le réseau Langage et travail<sup>13</sup>.

Elle le fait en présentant trois conceptions du langage :

- La conception représentationnelle dans laquelle les discours sont analysés pour ce qu'ils veulent dire, donc où est ignoré, comme dans la majorité des exploitations de questionnaires ou d'entretiens, que « *la syntaxe énonce le thème* ». Cette conception sous-jacente, portée par des non-linguistes, se concentre sur le contenu sémantique et considère « *le langage comme pur habillage sémiotique de la pensée et des représentations* » (p. 108). De ce fait, elle ignore le travail de la langue, notamment la dimension proprement corporelle de l'activité de langage, soulignée, entre autres, par Benveniste.

- La conception techniciste qui cherche, comme les logiciens du début du XX<sup>e</sup> siècle (Wittgenstein, Russell ou le Cercle de Vienne), à rendre le langage univoque, négligeant les phénomènes d'incompréhension et de malentendu. Ignorant que « *la communication par le langage ne conduit pas par nature à l'intercommunication. [...] La position du récepteur est*

*une attitude active d'interprétation des propos d'autrui* » (p. 105).

- Enfin une conception considérant, à la suite de Vygotski, que le langage humain est « *l'un des moyens inventés par les hommes pour pouvoir réaliser leur activité* », qui insiste sur le langage comme pratique sociale. C'est à cette dernière conception que Josiane Boutet adhère. Elle insiste sur ce qui caractérise les pratiques langagières : la tension entre le caractère stable de la signification et le caractère variable du thème, ce qui conduit les interprétations d'autrui à ne jamais être identiques et à se recouvrir partiellement.

En illustrant son propos par des dialogues par elle recueillis, Josiane Boutet montre comment son corpus indique la plasticité de la langue, l'absurdité des conceptions solipsistes des pratiques langagières et le recours par les acteurs comme par leur analyste aux changements de niveau de référence et de niveau d'observation. Ainsi, les situations sociales et les pratiques langagières s'influencent mutuellement mais en perpétuelle tension. D'une part : « *Interpréter dans l'interaction les propos d'autrui, c'est engager tout un travail pour tenter de converger à la fois sur le vouloir dire de l'interlocuteur et sur son dit explicite* » (p. 114). D'autre part, le travail devient un lieu privilégié d'observation des tensions qui engendrent des pratiques langagières inédites. Ainsi, les cris et grognements qui permettaient

<sup>13</sup> On ne saurait trop recommander, de ce réseau, la lecture de l'ouvrage coordonné par Anni Borzeix et Béatrice Fraenkel (2001). *Langage et travail. Communication, cognition, action*. Paris, CNRS Éditions ; et celui coordonné par Sophie Pène, Anni Borzeix et Béatrice Fraenkel (2001). *Le langage dans les organisations : une nouvelle donne*. Paris, L'Harmattan.

aux ouvriers des manufactures de communiquer entre eux s'expliquent par le fait qu'immergés dans l'action, ces travailleurs avaient peu de loisir pour communiquer et allaient au plus pressé. De même, en vue de faire vite et de rendre le langage le plus univoque possible et, ainsi, espérer diminuer les malentendus, l'organisation actuelle, tant des plates-formes d'appel que des bureaux *open space* et des usines, privilégie les énoncés a-syntaxiques avec réduction ou élimination de « *morphèmes et catégories syntaxiques non indispensables : déterminants, adjectifs, désinences verbales, mots de liaison* » (p. 127), et utilisation de termes propres à l'entreprise, ainsi que multiplication de sigles. En somme, dans le travail, le langage laconique a remplacé les cris et grommellements d'autrefois mais reste pauvre en contenus et nuances. Plus on s'éloigne des formes du langage naturel et plus on espère rendre la pratique langagière efficace et peu dispendieuse en temps, mais c'est ignorer la prégnance qu'exerce la langue naturelle sur la qualité du travail fourni.

Pour montrer comment cette tendance est à la fois présente et structure les relations entre acteurs, et entre agents et clients, notre auteure s'est livrée à une recherche d'ethnographie linguistique dans un certain nombre de plates-formes d'appel. Elle démontre que l'organisation de celles-ci et les latitudes laissées à ses opérateurs et opératrices varient selon les firmes. Elle démontre surtout qu'ils/elles font un vrai travail sur les scripts dont ils/elles sont supposé-e-s respecter la progression : en les adaptant à chaque situation singulière, ils/elles sortent, quand ils/elles le peuvent, des interactions pauvres et stéréotypées. La satisfaction des clients en dépend.

Même si la composition de l'ouvrage est un peu étrange, il faut saluer la réussite pédagogique de ce livre qui permettra aux non-linguistes de comprendre les raisons pour lesquelles les pratiques langagières sont un élément indispensable de l'analyse des situations de travail et les incitera à lire ou relire des auteurs aussi importants et accessibles que Bakhtine, Vygotski ou Gumperz.

**Pierre Tripier**  
Sociologue